L'ALPHABET DES LETTRES

EN PERSONNE

PAR

LÉON PIERRE-QUINT

Q

S, A LA CITÉ DES LIVRES

EN PERSONNE

L'ALPHABET DES LETTRES

EN PERSONNE

PAR

LÉON PIERRE-QUINT

Q

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

Ces quelques pages ne sont pas une confession ; pas davantage des mémoires, un document ou le témoignage d'une « génération ».

J'ai tenté l'analyse d'un personnage, personnage d'un instant, saisi en moi, au vol entre mille autres ; on y distinguera une ligne qui va de la révolte à l'équilibre. Mais je ne m'attache pas longtemps à cette signification momentanée, qui était différente hier, qui changera demain.

Ceci n'est donc qu'un morceau d'actualité. Il est aussi fragmentaire qu'une conversation.

I

A l'époque où je portais encore de longues chemises de nuit à traîne, dans mon lit, un soir, réunissant toutes mes forces de courage, je résolus de ne plus faire ma prière avant de m'endormir. Ces mots, que je récitais machinalement, et dont je ne comprenais pas la signification, me paraissaient un absurde bafouillage, et choquaient ma raison. Ce fut ma première révolte.

L'habitude de la prière quotidienne l'avait pourtant revêtue à mes yeux de je ne sais quel caractère sacré. Après ma « désobéissance », j'attendis toute la nuit une mystérieuse punition : un coup de ton-

nerre qui vînt me terrasser ou d'horribles douleurs à l'intérieur du corps. — Rien. Cette nuit fut comme les autres nuits. Dès lors, sans peur, je cessai d'entretenir toute communication avec le ciel. C'est ainsi que j'appris à me sentir différent.

Pendant mon enfance, ma vie intérieure fut presque toute ma vie. Je la cultivai avec sauvagerie. J'avais peu d'amis. Quand la solitude ne m'était pas pénible, elle était mon orgueil, ma joie.

La venue au monde de ma sœur accrut la tyrannie que dégageait à mes yeux la famille. Ma bonne d'enfant fut remplacée par la nourrice de ma sœur. Dès lors j'étais forcément accompagné, dans mes sorties au Bois de Boulogne, par une grosse personne, la nounou, qui poussait devant elle une voiture d'enfant et qui laissait flotter derrière elle deux longs rubans de soie moirée rose. Cette image m'humiliait. Elle m'irritait. Elle était irritante, laide, ridicule. Comme une huile de ricin, elle me causait un haut-le-cœur.

C'est elle qui a accompagné aussi les plus stériles impressions d'ennui que j'ai jamais connues.

Il y a au Bois de Boulogne une grande pelouse, parc national des nourrices. Elles s'assoient les unes à côté des autres, par demi-cercles, sur des pliants. La longue après-midi, dès lors, commence à se dérouler, coupée vers quatre heures par l'apparition des bouteilles-thermos, remplies de lait, qu'on ouvre, qu'on ferme, qu'on fait circuler. De temps à autre, un nourrisson se réveille en criant. Un bourdon vient déranger le groupe et interrompre le ronron sans fin des bavardages. La chaleur d'été flétrissait les visages. Les êtres et les choses n'étaient plus que des enveloppes molles et dégonflées, quelques-unes gluantes de sueur. J'avais moi-même l'impression d'un poids, d'une flanelle collante, d'une entrave ridicule.

La pelouse était limitée d'un côté par des taillis et le début d'une forêt. Un jour, je m'y engageai. Je me souviens : traversant

les hauts feuillages, des taches de soleil criblaient la terre couverte d'ombre et m'attiraient plus avant dans l'épaisseur des buissons.

Ce jour-là, je crus découvrir la « nature » : sous les arbres et parmi les fourrés, j'entendis soudain le frémissement formidable, la poussée, l'assaut de la sève d'été; les oiseaux que j'écoutais pour la première fois; l'essaim dansant des moustiques; le bruissement des feuilles au moindre souffle d'air; le travail des insectes grattant la terre rebelle sous les cailloux brûlants. Ce fut un étourdissement, une ivresse.

Loin du monde des grandes personnes, la nature et moi, nous étions désormais liés par un émouvant secret : nous savions nous parler, correspondre dans une exaltation muette.

C'est ainsi que s'accrut ma solitude. Je brûlais de communiquer mon secret : en attendant de rencontrer autour de moi l'être que de telles confidences pourraient toucher, je le créai, cet être, avec mes

rêves, et, ma complaisante imagination me permit d'anticiper sur les joies de l'amour.

Un ou deux ans plus tard, je fis la connaissance des grands livres de poésie. Victor Hugo régna en maître exclusif le premier. Ce fut l'époque où je devins le plus naturellement bon, pitoyable, héroïque. Je me reprochais de ne pas me dévouer assez à l'humanité. Puis vint le temps de ma première cigarette : je recherchais dans les spirales de la fumée une idéale volupté. J'étais prêt à aimer Samain. Mauvais poète, que d'exaltations, dédaigneuses de toute réalité, ne m'a-t-il pas données ! Enfin voici, pêle-mêle, Lamartine, Musset, Vigny, Verlaine...

Ce fut un second éveil : comme un aveugle-né soudainement opéré, mes yeux me révélaient des couleurs violentes, des ensembles d'images délicieuses. Avec les mots, les rythmes, la musique, j'évoquais des formes harmonieuses et vivantes, mais avec une étrange absence de sensualité.

Quelque chose en moi ployait, s'amollissait et ne m'emplissait que de tendresse. Une douceur vague me pénétrait par tous les pores. Elle était triste, parce que je n'imaginais pas que les désirs qu'elle cachait pouvaient être satisfaits.

Au printemps suivant, toute cette poésie amoureuse, que je portais en moi, chercha à s'accrocher au dehors, sur des êtres vivants et réels. Dès que je sortais de notre jardin de Ville-d'Avray, les joueuses de tennis du stade de Saint-Cloud, les rameurs du lac au Bois de Boulogne faisaient naître en moi des aspirations vers un vague amour sans but. Leur jeunesse, la nudité des cous, la blancheur des bras découverts, m'apportaient un émoi nostalgique comme une brise marine, que l'on respire plus fortement dans l'espoir impossible d'attirer l'océan à soi.

C'est alors qu'un après-midi, où ma mère m'avait emmené à Paris, je sentis mes désirs imprécis s'attacher à un objet beaucoup plus extraordinaire. En passant, en taxi,

devant un « Palace » des Champs-Elysées, je fus bouleversé par l'apparition d'un enfant, qui vendait des journaux et qui descendait en courant les marches extérieures de l'hôtel. Soudain je fus pris d'un besoin de pleurer, comme une grande personne, qui eût aperçu de loin l'être le plus cher, perdu et insaisissable.

Je ne compris rien à l'étrange sentiment qui m'attachait à ce jeune enfant inconnu. Mon regard suivait la tache de clarté de son visage. Dans sa fuite au pas de course, j'observai l'envolée ployée des jambes; elles pliaient doucement, rapides et sans bruit. Les boucles de ses cheveux s'ouvraient au vent. Je songeai à quelque figure mythologique, à une Atalante légère et hardie.

L'image avait disparu. J'étais encore agité par des vagues sentiments de pitié, d'admiration pour la beauté de l'enfance. C'était toute une tendresse inemployée qui, connaissant mal encore son chemin, se faisait jour en mon cœur par des voies inattendues et incompréhensibles.

Je travaillais alors avec une application qui m'était naturelle. Je traçais des plans d'études avec un zèle fervent et comme pour me protéger de mes tentations sentimentales. J'écrivais :

1° Ne jamais perdre un instant.

2° N'avoir pas les stupides moments d'exaltation que je regrette tant après.

3° Garder toujours un masque froid et souriant.

Mais quand je fis la rencontre de Rimbaud, — ma rencontre la plus importante — il donna à tous mes besoins d'amour, de rêve et de révolte une vitalité nouvelle. Rimbaud : sa sauvagerie, sa brutalité, son mépris, ses appétits violents, son égoïsme, sa tentative inhumaine. J'aimai Rimbaud ; je le craignis ; je l'adorai. Son visage d'enfant, ange ou démon, insoumis mais si doux, éveillait lui aussi ma tendresse jusqu'au bonheur.

Bientôt les sentiments nouveaux qui me troublaient me firent prendre le travail en mépris. Après une heure de philosophie,

j'allais parfois me reposer un instant auprès de ma fenêtre ouverte. Les problèmes que je venais d'étudier, je continuais encore à les discuter ; je les acceptais ; je les répétais... Soudain, mes yeux qui regardaient la rue sans la voir, aperçoivent une jeune fille aux longs cheveux rejetés dans le dos. Comme j'habite un étage élevé, elle m'apparaît indistinctement. Cependant sa silhouette fragile m'a frappé.

J'imagine sa pureté. Mon cœur, qui était comme fermé, s'ouvre. L'infini s'y engouffre. Les questions philosophiques que je débattais, mes vastes projets de lecture sérieuse, il n'en reste plus rien. Je retourne à ma table et je rêve d'enlacement silencieux, de bercements maternels, de caresses aériennes sur des cheveux soyeux; je rêve à une enfant réfugiée dans les bras d'un adolescent, et je ne sais si c'est moi qui protège ou qui suis protégé. Ainsi, à mesure que je sympathisais avec les êtres dans d'idéales communions, je perdais peu à peu l'équilibre spontané que m'avait donné le travail.

Plus tard encore, quand je me mis à suivre au Collège de France les cours de Bergson, qui me passionnaient, souvent j'étais partagé entre l'attrait de la pensée et celui de l'amour. Dès qu'un être est hésitant, les questions les plus vaines se posent à lui; il se trouve perpétuellement placé devant un impossible choix.

La salle était comble. Il y avait du monde debout, derrière la chaire du professeur, qui semblait encerclée. Le voici : une redingote noire, qui le serre comme un maillot; petite tête jaune, au grand crâne luisant, trouée par deux yeux étroits, qui sourient lointainement. La bouche, petite aussi, à moitié entr'ouverte, mais sans laisser apercevoir les dents, paraît absorbée également par une idée...

Soudain, parmi la foule qui se presse autour de lui, la figure d'un étudiant jaillit devant mes yeux : des joues fortement colorées; quelque chose d'exotique; seize, dix-sept ans pas plus; de grands yeux bleus, qui n'expriment rien sinon leur bonheur

d'être protégés sous des sourcils très blonds ; un rire pareil à une journée de soleil...

Qui vais-je regarder? Vais-je suivre les paroles du maître, ou l'image aveuglante de la jeunesse ? Incapable de me déterminer, mon attention se partage : je prends des notes avec distraction et je regarde le jeune homme à la dérobée. Intelligence, beauté; esprit, corps humain, pourquoi est-ce que je vous trouve constamment opposés, dans mes désirs comme dans la réalité des faits, et ici, même, devant moi, sous forme d'un symbole ?

Cependant Bergson nous disait, avec sa merveilleuse voix, qui sculpte les mots : « La ressemblance est une qualité extrêmement difficile à analyser. Rien n'est plus artificiel que de vouloir la ramener à une identité partielle. Je la considérerai plutôt comme irréductible à tout autre élément, unique en son espèce, liée sans doute au sens artistique, c'est-à-dire à la vie elle-même. »

Et tout en transcrivant ces paroles, je

fixais le jeune homme aux joues colorées; je pensais : « Son image m'a frappé par son caractère d'étranger. C'est évidemment un Suédois ou un Anglais; ou plutôt un Irlandais. Pourquoi est-ce que je reconnais en lui un étranger? Quels sont les traits de son visage qui m'indiquent qu'il est de telle ou telle nationalité? En quoi consiste la dissemblance qui le distingue des jeunes gens français, debout autour de lui? Sans doute, à un élément irréductible, lié au sens artistique, c'est-à-dire à la vie elle-même... Ah ! Quelle ironie dans cette rencontre ! Comme Bergson dit des choses justes, et avec quelle aisance je les applique à ce jeune homme ! Comme Bergson est sublime et comme ce jeune homme paraît l'idéale représentation du beau ! »

Ce jour-là, mon attention scindée en deux, rattacha presque mot à mot l'enseignement du maître aux impressions plastiques nées de la vue de ce jeune Irlandais... Cas exceptionnel d'harmonie. Presque toujours je souffrais de me sentir attiré con-

tradictoirement par le travail et le plaisir.

En même temps que mon cœur me révélait un monde inconnu, mon esprit détruisait celui dans lequel je vivais. C'était un milieu religieux, conforme à la plus stricte orthodoxie, par tradition d'ailleurs, beaucoup plus que par foi. Aussi le doute s'insinua-t-il en moi plutôt par révolte contre l'habitude que par raisonnement, mais bientôt la raison confirma mon sentiment, chercha en vain une justification aux rites et aux pratiques, rejeta Dieu, loin des hommes et des familles, dans une abstraite métaphysique. Lancé dans cette voie critique, je ne m'arrêtai pas de sitôt : la morale, les conventions de la société me parurent absurdes dans un univers où le problème de Dieu n'existait plus.

Un an après, je notais cette crise de mes dix-huit ans. J'écrivis alors :

« Ce fut en un très court espace de temps, le temps d'un naufrage, que soudain tout craqua, tout sombra en moi. La reli-

gion de mon enfance, qui m'avait enveloppé de terreur, n'étant fondée que sur l'absurde, me sembla plus vide que la tête des poupées en porcelaine. Le dieu, que j'avais prié si souvent le soir dans mon lit, ne pouvant être qu'une force et non un être, m'apparut incapable de s'intéresser à nos discours. Entraînée dans l'engrenage destructeur, la vérité éternelle, immuable, jadis le but de ma vie, s'effondra comme un temple désaffecté ; et le bien et le mal, lumières qui dirigeaient ma conduite, s'éteignirent et entrèrent dans la nuit des choses qui ne sont pas.

« Mon esprit, habitué à respecter tout ce qui est construit, protestait et se révoltait contre l'effondrement qu'il causait. En vain. Lorsque je pensais être encore solidement fixé dans une vieille croyance, sa base était déjà minée, une force, supérieure à ma volonté, bientôt l'abattait. Toutes les idées avec lesquelles j'étais né, tremblèrent ainsi sur leur racine, comme des dents de lait, et tombèrent, chassées par une irrésistible poussée intérieure.

« Seul l'homme restait l'absolu. C'est lui la source de ce qui est; ce n'est pas Dieu qui l'a créé; c'est lui qui a créé Dieu, et les religions, et les vérités, et les morales. — Je le savais, beaucoup de penseurs avant moi avaient ainsi douté. Mais le doute n'était chez eux que la greffe d'une plante intellectuelle; ils doutaient lorsqu'ils prenaient la peine de réfléchir, en faisant de la philosophie, dans leur cabinet, près de leur poêle ou dans la librairie de leur tour comme un Descartes ou un Montaigne. Leur doute restait un parasite inoffensif, qui dormait sur leurs croyances tranquilles. Hors de leur chambre, ils ne doutaient plus; ils retrouvaient les sentiments — jamais disparus en eux — de leurs ancêtres; ils imitaient les autres et se rencontraient avec eux, dévotement agenouillés à l'église. — Mon doute, il était dans mon âme, dans ma chair, dans mes idées et mes démarches quotidiennes. Principe actif de ma pensée, il était descendu dans ma vie; de mes livres, dans mes actes.

« Quel scandale! Combien de mes amis voyaient, comme moi, la vanité des constructions sociales, l'arbitraire des barrières conventionnelles, et la stupidité des foules, infinie comme la mer. Mais ils se contentaient de formuler des paradoxes dans les salons. Leur courage aboutissait à des mots d'esprit. Ils craignaient d'affronter autrement l'opinion; ils restaient encrassés dans leurs habitudes sans courage et dans leur fausse existence. — Pourquoi ne pas tirer du doute sa conséquence logique? Je ne pus admettre de contradiction entre l'acte et la pensée, le geste et la parole. Je répudiai la double vie de ces esprits forts, si faibles dans l'existence. Je refusai de me conformer à la morale de tous, et de trouver à cette morale, par des déductions subtiles, une justification qui ne fut pas trop contraire à mes idées. Je me créai une morale, que j'appliquai aux circonstances...

« Dès lors, j'étais libre, sans crainte. Plus d'obstacles! Rompu, le réseau des lois. J'étais sorti de leurs mailles étroites.

Qu'étaient-elles donc, leurs petites lois? De la jalousie et de la lâcheté! De honteux traités, qui abaissent les hommes, mais qu'ils chérissent comme abaissant également leurs voisins. Mes passions affranchies pouvaient s'échapper, comme la meute biblique des rats, dont des torches brûlaient la queue et qui couraient par les moissons... Un désir naissait-il, qui me semblait impossible, j'affirmais : Pourquoi pas? et mon désir devenait possible. Hors leurs lois, pourquoi pas? Seul existe l'individu, et avant tout le « réaliser »... »

Il est certain que la cause véritable qui m'a poussé à cette lutte dans la vie, à cet individualisme, et parfois à cette violence, ce fut la transformation de ma sensibilité : une fusion s'était opérée entre mon besoin de tendresse et mon besoin de volupté. Dans ce que j'ai appelé mes éveils à la nature, à la poésie, aux êtres, il y avait une sorte d'opposition entre mes sentiments d'amour et mes désirs sensuels. Rien de

commun, à ce moment là, entre la joie que me donnait le corps et la joie que j'éprouvais à évoquer des visages, à imaginer des enlacements. Et si pourtant l'illusion sensuelle m'amenait à confondre parfois le plaisir physique et la tendresse que m'inspirait la beauté, quand venait l'assoupissement qui suit la satisfaction du désir, je m'étonnais alors d'avoir pu faire cette association, et je m'en voulais. Il me semblait naïvement que c'était profaner mes sentiments pour la beauté que de les mêler à des appétits vulgaires.

Mais bientôt, je voulus rendre réels mes rêves d'amour pur, embrasser des lèvres véritables, enserrer des corps lourds. Même dans la tristesse qui accompagne la passion satisfaite, je ne méprisais plus le corps; je reprochais, au contraire, à ma passion de n'être pas assez forte et assez complète pour m'éviter cette désillusion. Dans la passion, telle que je la cherchais, l'âme ne serait pas trompée par le corps, mais enivrée par lui et heureuse de se souvenir de lui.

Ainsi mes sens avaient vaincu ma timidité, dominé ma pensée et l'avaient orientée vers une hypertrophie de la personnalité. C'est eux qui m'incitaient à « réaliser mon moi ». Mais comment?

II

Je fis couper mes moustaches. Comme je portais jusqu'alors les cheveux en bandeau, avec une raie au milieu, je les rejetai en arrière pour me rajeunir. Je me décidai à aller chez le coiffeur le jour de la déclaration d'Agadir, pour que ma famille, absorbée par les événements historiques, eût moins le temps de remarquer la transformation de mon visage.

Montmartre, éden de tous les plaisirs, m'apparaissait alors aussi fermé que le Faubourg Saint-Germain ; je cherchais en vain quelqu'un pour m'y introduire. Je n'avais que trois amis d'enfance, employés

dans les « affaires » et qui n'étaient pas noctambules.

Un soir, je les entraînai dans une « boîte » de nuit, où je n'eusse jamais osé pénétrer seul. Mais à peine arrivés, déjà ils se levaient pour partir : dernier métro ; bureau le matin. Je me crus forcé de les suivre. A la porte, dans la lumière, un visage fardé se tourna vers moi et me sourit. Sourire des lèvres peintes sur des dents éclatantes de jeunesse ; sourire complice et d'acceptation ; première invitation au plaisir... De loin, avec regret, je me retournai encore une fois. Ce soir-là, je gravai secrètement en ma mémoire, pareil au petit Poucet, le chemin du retour pour le faire, en sens inverse, le lendemain.

Cette première expédition, tout seul, rue Pigalle, que de courage elle exigea de moi ! Toilette minutieuse. Je fis sortir de ma poche un mouchoir excentrique pour exprimer mes désirs effrénés. Taxi dans la nuit, dont la pluie battait les vitres. Je poussai une porte. Bouffées de lumière et

musique. Dans la panique de ma timidité, j'avais agi comme un somnambule. J'aperçois une femme énorme : la patronne de l'établissement. Hardiesse folle : je vais à elle. Nous lions connaissance. Me voici installé. Déjà un habitué. Délivré du milieu sans issue, dont j'avais cru ne jamais pouvoir m'échapper. Impression délicieuse...

Dès lors commencèrent une série de nuits, qui me semblèrent héroïques. Elles s'ouvraient devant moi, illuminées, illimitées, comme ces salles du Palais des Miroirs au musée Grévin, où les murs et les lampes se répètent à l'infini. J'avais à me débarrasser de toute une éducation ancienne, en fait et non plus en théorie seulement, un nouvel apprentissage à entreprendre ; la technique amoureuse des gestes et des mots à acquérir. Bientôt les « œillades » n'apparurent plus à ma naïveté comme des tours de prestidigitation, si compliqués que je m'en crus longtemps incapable. La pression d'un pied prit une signification nouvelle lorsque, pendant un dîner, ma voisine

allongea sa jambe sur la mienne. J'appris les longues explorations réciproques des langues dans le baiser ; avec une surprise que je cachais toujours, toutes les complications et les fioritures inventées par la volupté.

Les conversations dans les milieux de théâtre et de plaisir m'étonnèrent encore davantage : que de termes inconnus ! Traits des mœurs ou mots d'argots ; noms de personnes célèbres sur le boulevard ; anecdotes comiques, que je ne comprenais pas ; ce fut une grammaire étrangère, qui me fut enseignée rapidement.

Je rentrais à l'aube, et les premières fois, pour sauver l'honneur bourgeois, avant l'heure où « descendent » les domestiques. Mes habitudes étaient complètement bouleversées et mes notions des choses. Je vivais dans les intrigues de mes prochains rendez-vous. Je croyais inaugurer une existence définitive.

« Et c'est alors, ai-je écrit plus tard, que je me mis à rire très haut des dévots ; je

redressai le fidèle qui croyait être prosterné devant quelque chose; j'endoctrinai l'enfant sage qui aimait trop ses parents et leur jouait du violoncelle. Et je ne fis plus rien de sérieux. Je dormis le jour pendant que les autres peinaient; je m'amusai la nuit; j'eus pour amis des directeurs d' « établissements »; je fréquentai les bars aux lumières crues, ou voilées; je bus des boissons amères au fond desquelles reposait un fruit pâle. Je fis le fatigué, le dédaigneux. Les tziganes jouaient les valses en vogue qui m'étaient si familières que j'indiquais, d'avance, l'instant où ils accompagneraient la musique de leur voix fausse. Je passais de longues heures à ma toilette. Je ne trouvais plus de temps même pour lire. Je croyais trouver des débauches inédites. Le mystère de la beauté prenait mon âme comme dans un filet doré. Apparemment ma vie ressemblait à celle de quelques inconscients à la dérive, mais je la menais volontairement, avec toutes mes facultés. La vie ne vaut pas autre chose. Le

corps est le lieu des sensations et l'esprit n'est là que pour diriger le corps dans cette magnifique recherche du plaisir.

« Ce que les hommes appellent le mal, je l'appelais leur égoïsme. Leurs péchés ne sont que de petites choses ; leurs vices que de pauvres mensonges.

« Je voulus mettre en pratique la perversité, épouvantail dérisoire que, dans leurs livres, les hommes saluent par ce mot de passe : « Dangereux » et escamotent avec une ligne de points. »

Cette période ne dura que quelques mois de ma vingtième année. Ce ne fut qu'un semblant d'éblouissement.

Mes trois amis d'enfance étaient remplacés par trois élégants jeunes gens : chaque fois que j'ai changé d'aspirations, mes relations, parallèlement, se sont modifiées. J'apportai à mes nouveaux amis l'expérience de mes récentes expéditions. Ils m'enhardirent encore dans mon détachement de tout préjugé. Bientôt notre révolte

prenait je ne sais quoi d'horrible et d'absolu. Le soir, après minuit, nous ne savions pas nous quitter avant d'avoir détruit encore une fois les constructions de l'esprit restées intactes en nous. Pas un rai de lumière ne filtrait des persiennes fermées, dans la rue noire. Les hauts murs des maisons bourgeoises formaient une façade impassible, derrière laquelle des femmes et des jeunes gens insaisissables devaient veiller, brûlants de désir. Une passion? J'appris de mes nouveaux amis à tout espérer d'elle, à mépriser, au moins provisoirement, les « situations » d'argent, à rire de mes craintes au sujet de mon « avenir ».

Je pensais : « Le travail est un esclavage. Vivre pour travailler, imbécilité. Le travail ne doit être qu'un amusement, qu'un sport, et non une fin en soi. Dès lors les sciences m'apparurent comme des jeux de patience minutieux, tels les ouvrages de dame aux points minuscules et qui occupent agréablement quelques cellules inactives du cerveau. Les cas de folie et de criminalité m'in-

téressèrent. Je fus attiré par le romanesque de la métaphysique. L'absurdité me sembla le comble de l'art. »

Mais une espèce d'instinct profond, bourgeois, héréditaire me fit reculer devant l'oisiveté pure et maintint en moi assoupi, le goût des études. J'avais gardé un vieux reste d'amour pour la raison et la logique sérieuse. Ils sont si beaux les mouvements de la pensée grave, chez quelques-uns!... Et soudain je crus découvrir que l'art de ne rien faire n'était qu'une faiblesse...

Au sortir de ma philosophie, j'avais abandonné tout travail. Je n'avais qu'un désir, dicté sans doute par un inconscient amour de l'art et de l'intelligence critique : continuer d'apprendre, enrichir chaque année mon cerveau comme l'araucaria s'accroît régulièrement d'un étage de branches. Je rêvai d'enseigner dans une calme province, entouré d'une jeunesse qui prolongerait la mienne.

Il en fut tout autrement. J'entrai dans les « affaires ». Après Kant, l'école Pigier ;

cours d'écriture, règles de trois. La honte me paralysait d'être astreint à une telle besogne. J'avais l'impression d'un déclassement intellectuel.

Tout en ne faisant rien, j'essayai d'un peu de tout. Désorienté, je fis semblant d'avoir gardé une carrière. Grâce à l'obligeance de D***, brasseur d'affaires, il avait été entendu que, pour le « monde » et ma famille, je travaillais dans ses bureaux, où je ne m'étais jamais rendu.

Un matin je me trouvai levé par hasard de bonne heure. J'allai pour la première fois rendre visite à mon « patron de paille ». C'était le lendemain d'une de mes plus belles nuits de rêve et d'amour. Je pénétrai dans une pièce, où il n'y avait comme meubles qu'une lourde table et un fauteuil. D*** entra aussitôt, en coup de vent. A peine m'avait-il dit deux mots qu'il était déjà dans la pièce voisine, où l'attendait un marchand de chevaux. D*** avait un mail-coach, une écurie de courses. Dans son propre bureau, deux jeunes gens recopiaient des ordres de

Bourse. Il leur lança un chiffre. En cet instant, il eut au téléphone des nouvelles de sa maison de films de Berlin. Il prit l'appareil, l'abandonna, acheta un théâtre, retourna auprès de moi, sourit, me demanda des nouvelles de mes amis, qu'il connaissait tous et me quitta brusquement pour recommencer une autre tournée de pièce en pièce, emmêlant ainsi toutes sortes d'affaires à la fois. Ce jour-là, j'eus la vision d'une activité créatrice toute nouvelle. Les plus intenses de mes plaisirs n'étaient que des petits plaisirs...

Ces contradictions dans mes propres jugements me firent perdre ma superbe assurance. — « Seul l'individu existe, avais-je écrit. Et il doit s'exprimer par tous les moyens sans jamais reculer. Devient-il la victime des lois? Qu'importe, puisqu'il est hors les lois. Et s'il aboutit à une déchéance sociale ? Tant pis! Il faut qu'il « réalise » son moi. » — Mais les risques commençaient à m'apparaître plus grands que le but. Je me mis à douter de mes affirma-

tions. Une crise en moi se développait. Je ne pouvais cependant reculer : les dieux, les morales, les idées, dont j'avais sapé la base, étaient bien tombés derrière moi pour toujours. Il ne s'agissait pas de les réédifier, mais d'avancer. Aller plus loin, sans doute. Mais où aller ? Impasse. Je songeai au suicide.

Je voulus, dès lors, non plus le plaisir, mais l'amour. La fade sentimentalité de mon enfance revenait à la surface. Comme la bourgeoisie se cache pendant des troubles, elle avait disparu au moment de ma révolte. Et maintenant ?

Je fis la connaissance, dans une de mes anciennes « boîtes » de nuit, d'un quatrième ami. Stupéfaction ! Il était un peu mon parent. Enfin quelqu'un d'indépendant dans ma famille ! Cette rencontre m'apporta l'apaisement de me sentir moins abandonné et moins seul.

Une intense amitié devait bientôt nous lier. Elle fut mon premier réel sentiment passionné. Longtemps j'avais évoqué un

idéal compagnon, au passé pareil au mien pour nous comprendre plus entièrement. Impossibilité : cet ami de rêve n'aurait plus été qu'un double de moi-même. Nous étions, au contraire, non pas différents, mais complémentaires : sa spontanéité aidait mon esprit de méthode ; ma logique dirigeait sa fantaisie. Correspondance. Dévouement réciproque. Nous voulions établir notre vie sur l'amitié.

Tout cet échafaudage craqua. L'amour fit son apparition, l'amitié s'effaça. Pendant un long temps, je le perdis de vue. Il était tout à la femme qu'il aimait. Plus de lettres. Ce n'est que bien après, lorsque son aventure devint douloureuse, qu'il m'appela auprès d'eux ! Amitié, sentiment utilitaire ! Je lui restai fidèle, sans violence, par habitude.

De mon côté, je connus la passion : joie éphémère, fausse jouissance, pauvre illusion !

Cependant j'ai gardé quelques images, que j'affectionne comme un collectionneur

ses tableaux . — Sur une route rouge au soleil, dans une silencieuse torpédo, ivre de la présence de Madeleine, j'ai le souvenir d'un départ, qui résonnait en moi comme un triomphe. De crainte de m'ennuyer, j'avais amené également mon quatrième ami, qui m'était redevenu cher. Sécurité de l'intelligence et sécurité des sens. Ce fut une minute pleine, qui me donna le sentiment d'être fort. Je crois que c'est le seul sentiment par lequel l'individu s'affirme et se trouve, la seule source de joie.

Instants trop rares. Avec sa cristallisation et sa jalousie, la passion ne fut ordinairement pour moi qu'une angoisse: j'attends un coup de téléphone de Madeleine. Il tarde. Mes nerfs s'irritent. Ai-je déjà tout perdu ? L'absurde idée devient une idée fixe. Je ne suis plus que cette idée, que cette peur. Me voici capable de n'importe quel geste. — Enfin, une sonnerie téléphonique. Aussitôt je suis allégé de ma superstition, comme les campagnards après une éclipse. Mon cœur bat de nouveau apaisé.

Et je regrette cette stupide anxiété, cette ardeur vaine, que je mets dans les moments les plus tranquilles à rechercher ce qui peut m'inquiéter, cet acharnement à abîmer l'amour heureux, comme un sadique qui défigure le beau visage, qu'il adore. — Parfois Madeleine ne téléphone pas. Le lendemain, quand nous nous rencontrons, je « fais la tête » ; je provoque une grande « scène » ; et ainsi je me diminue. Cette pensée m'angoisse de nouveau ; j'imagine que mon attitude tyrannique a lassé son amour et je ne cherche plus qu'à échapper à mes « remords. » Je bois. Je fume. Je dors. J'ai l'impression que mes nerfs ont été écorchés. — L'amour n'est-il pour moi qu'un penchant à l'inquiétude ?

Cet amour, comme le plaisir, n'est que de la faiblesse. C'est un bien que je crains de perdre à chaque moment, un refuge à ma solitude, une lâcheté. Le large m'effraie. Je m'attache à un autre être comme ces bateaux amarrés aux quais par de grosses cordes plusieurs fois enroulées autour des

pontons. La moindre brise, qui émeut l'eau et qui écarte le bateau du bord, tend les cordes et le ramène se coller contre le quai. Ainsi stagnant dans le port, le bateau finit par pourrir.

Je compris que l'amour n'enrichit pas l'individu. Ce fut l'erreur des romantiques de le croire. Il n'existe pas, cet amour qui apporterait par lui-même joie, sécurité et force. L'amour ne donne rien de plus, rien d'autre que ce qui est déjà en nous. Et comme j'étais alors impuissant et heurté, l'amour me parut une pauvre chose, un faux secours dans l'hésitation qui peu à peu arrêtait toute ma vie.

Dès que j'étais amoureux je ne pensais plus qu'à faire un voyage. Toujours ce besoin d'absolu. L'amour illumine les différents pays de la terre. A court d'argent, j'empruntais à droite et à gauche pour pouvoir partir. Soudain je repensais à mes amis d'enfance : ils savaient faire des économies. L'un, dans une petite baraque de bois, commandait cinq ouvriers. Pour le

séduire, je lui racontais, en les exagérant, mes plus étonnantes aventures. Il m'écoutait les yeux brillants d'une envie contenue. Un instant, secrètement, il m'admira, mais j'étais sûr qu'en me quittant, redevenu bourgeois, il me méprisait. Réciproquement, je respectai d'abord son activité, mais dès que j'eus franchi les marches de la cabane, — Pauvre garçon ! pensai-je, — et je m'enivrai à pleins poumons des perspectives de ma liberté.

Voyage trop court : plus de fonds. Je n'arrivais pas à sortir de mes embarras, et, tout cela désorganisait ma vie et ma passion.

C'est qu'il faut être bien portant et sûr de soi pour qu'un amour soit longtemps heureux. Il faut savoir rester seul pour vivre à deux. L'amour que je cherche n'est plus un accident qui trouble la conscience ; c'est « un acte ».

L'idée du suicide me hanta davantage. Je me rappelai les considérations de Goethe

sur le suicide. Au moral comme au physique, il y a un certain instant où l'homme n'a plus assez de force pour vivre : « Que personne ne vienne dire que ce jeune homme n'avait qu'à se calmer, qu'à laisser passer la tourmente, qu'à regarder l'avenir et tout ce qu'il peut goûter encore de joie. Ce serait aussi absurde que de dire à un malade, qui meurt d'une fièvre : « Pourquoi « n'apaisez-vous pas votre mal... pourquoi « ne savez-vous pas que vous redeviendrez « bien portant... pourquoi ne laissez-vous « pas passer votre fièvre ? »

Je jugeais tout effort inutile ; n'importe quelle situation, acceptable. Les pires déchéances se présentaient à mon esprit sous un aspect aimable.

Je pensais : « Après tout dans l'enfer, j'arriverai bien à me faire une place où je pourrai passer l'éternité assez confortablement. » Mais bientôt je me demandai : « N'est-on pas mieux installé au paradis ? Et celui qui ne croit pas à Dieu, ne doit-il pas justement chercher à y entrer ? »

Déchéance aimable...

« Après avoir trouvé une place en tramway, se lever à une station déterminée. Faut-il que je me lève ? Oui, il le faut, pour rendre visite à un ami.

« Les minutes s'allongent comme pour laisser plus de facilité au départ. Mon ami a placé dans sa chambre des fauteuils accueillants. Faut-il que je me lève ? oui, pour rentrer chez moi. Solutions de continuité, poignées de mains, prochains revoirs, déchirements et recommencements...

« Ah, voyager, voyager toujours... Quel soulagement d'apprendre que le train ne s'arrêtera jamais, et que je resterai, tel quel, à ma place, sans bouger !

« Je n'ai plus de courage pour les démarches quotidiennes ; je n'ai plus d'audace pour rompre le filet des habitudes. Qui renouvellera mes gestes ?

« Les objets hostiles me froissent. La petitesse de mes pensées me désespère. »

Le procès de Mme Caillaux venait de faire une publicité gratuite à l'armurier Gastine-

Renette : c'est chez lui que j'achetai un revolver. Je voulais me tuer, non par haine de la vie, mais parce que je me sentais incapable. Bien vite, je vécus avec cette hantise comme avec une maîtresse. Elle était même une aide pratique : indifférent au danger, je me faufilais dans les encombrements. Un secours moral aussi aux moments de détresse. Tout ce qui affaiblit l'instinct de conservation rend la vie plus supportable. — « Il a trop étudié la philosophie, dira ma famille, et c'est ce qui l'a tué ! » — J'appris le tir dans une école de culture physique : je visai sans trembler... Ah ! n'avoir même plus ce petit geste du déclic à faire ! Et quand j'étais très fatigué, je rêvais, — la tête un peu en arrière, la tête un peu dans le cou, mes mains chaudes sur mon visage, — à une armée de cent mille hommes, tirant à la même seconde cent mille balles dans ma poitrine. Je m'endormais, sûr de n'être pas manqué ; quelle voluptueuse délivrance !...

Un télégramme. Je sors de ma torpeur.

Mon quatrième ami, mon ami est gravement malade. Quand j'arrive, j'apprends qu'il s'est tué.

Est-ce lui ce corps qui repose sans effort, les muscles relâchés, le cerveau apaisé ? Plutôt un aspect de lui-même, un instantané de lui. Lui, le *lui* entier, est ailleurs vivant dans ma pensée.

Cinq personnes à l'enterrement. Le suicide est un acte honteux.

Le lendemain, je reçois sa dernière lettre, adressée à Paris. Il y reprend ce projet, que nous avions choyé : voyage à deux, très loin, sans itinéraire fixé d'avance. Il dessinerait. J'écrirais. — Sans me rendre compte, je prends ma plume. J'allais répondre... Hélas ! Désormais, je comprends que je serai seul.

Le lendemain du jour où il avait écrit cette lettre, il s'était tué dans une minute d'anxiété : doutes, absence d'amour ; absence de désir, absence de but ; le même désespoir que le mien.

Entr'acte.

Je me dégrimai pour changer de rôle, et je regardai mon visage à nu dans la glace.

« Vite soufflons la lampe, afin de nous cacher dans les ténèbres. »

Des grandes douleurs, on meurt ou on guérit. Tel est le rythme de l'existence. Je guéris.

Le suicide est une solution *en dehors* de la vie, ce n'est pas une réponse à notre angoisse. Lorsqu'un enfant frappe l'objet auquel il s'est heurté, il n'apaise pas sa douleur : il fait autre chose. Ce geste de destruction, le suicide, nous sommes tout juste capables de le provoquer, mais ses effets et ses causes réelles, que nous ignorons, sont en dehors de notre portée. C'est peut-être le seul geste gratuit qui soit, un geste qui n'a plus rien d'humain.

La vie étant donnée et imposée comme un axiome, il ne nous reste qu'à entreprendre l'expérience. Je voulus la réussir.

De quelle manière ? je souhaitai un acte, « un acte ».

III

C'est alors que je quittai ma famille. Elle m'avait enseigné : — « Travaille pour acquérir, non de l'argent, mais une « situation honorable ». Prends garde ! L'argent gagné *avant* d'être installé dans une situation est mal acquis, inutile, dangereux. » — On se figure avoir rejeté les préjugés : l'éducation est la plus forte. J'ai cru longtemps à celui-ci comme à ma table de multiplication.

Maintenant il ne me retenait plus. Je recherchais une position presque inavouable : pour vivre, je voulus entrer dans le journalisme. Dégagée du scrupule, la volonté obtient ce qu'elle décide dans le

domaine du possible : dès le lendemain, je faisais du reportage.

Enfin un travail à heures libres, auquel je pouvais m'adapter. L'objet de mes voyages n'était plus l'amour. L'Allemagne à l'époque de l'inflation me passionnait autant qu'une femme.

Mais comment protester contre une oppressante politique de force nationaliste ? — J'apercevais les premiers symptômes d'hypocrisie de la société : l'« envoyé spécial » porte la livrée de la maison qui l'emploie et qui ne cherche, elle-même, qu'à servir le public. Un « papier » quotidien est une commande d'exécution facile et aveulissante : il use rapidement un écrivain, et j'avais gardé, intact en moi, le culte d'un art pur.

Je préférai, dès lors, cesser d'écrire : une revue importante me chargea d'établir des numéros spéciaux de propagande nationale. J'avais pour mission de les remplir de publicité, qui se demandait sous forme de subventions. Il était convenu que

l'intérêt de la revue coïncidait avec celui du pays. Le gouvernement patronnait.

Du jour au lendemain, j'entrais dans de somptueux palais : j'avais en face de moi, là, le directeur du Comité des Forges ; ici, l'administrateur de Schneider ou de Thomson. Invité à m'asseoir dans un fauteuil anglais en cuir marron, toujours le même, nous échangions, séparés par un immense bureau d'acajou, devant lequel s'installait le représentant investi du pouvoir par sa société, des paroles généreuses et vides, enveloppées de politesse, sous lesquelles se cachaient, à voix basse, des chiffres prudents. Aux murs pendait une carte du monde, où figurait la puissance du groupe industriel. Ailleurs, dans des salles au parquet poussiéreux et tendues de drap vert, j'avais des entrevues avec un préfet, un président de chambre de commerce ou de syndicat patronal. Sur la cheminée, la tête de la République écoutait, les yeux creux, la bouche ouverte, une discussion encore plus formelle.

Une fois de plus, j'appris la technique des mots et des gestes : la formule pour demander audience à un ministre ou tenir un discours dans une réunion d'hommes graves, âgés, vêtus de noir et décorés. Mes lieux communs imbéciles et solennels les convainquaient. Je contenais mon rire jusqu'à ce que je fusse seul, dans la rue. Pour la première fois, je gagnais de l'argent. Je découvrais la force, le rôle et la valeur du mensonge.

Ce fut le début d'une autre vie. Pour agir, je compris que je devais faire semblant d'accepter les préjugés collectifs. Sans croire à eux plus qu'hier, au lieu de me révolter, je me soumis apparemment aux conventions, et je fabriquai en moi, pour communiquer avec mes semblables, un personnage artificiel. S'il est utile, ne sera-t-il pas vrai ?

Je repris Balzac, que j'avais écarté à cause de sa vulgarité ; il me captiva. Ses romans me révélaient encore une fois un aspect tout nouveau du « monde » et des

« affaires » : les rapports entre les diverses classes, les échanges de service, les combinaisons d'intérêt et de sentiment, les complicités entre les groupes. Je compris pourquoi Rastignac, qui joue ce jeu à la perfection, devient ministre et pourquoi l'instable Rubempré, qui heurte de front les préjugés, meurt en prison ; pourquoi Vautrin, l'ancien forçat, après sa révolte forcenée, presque symbolique, finit par se mettre au service de la plus laide des institutions, de la police.

La Chartreuse de Parme me fit entrevoir l'importance de la société sous son aspect diplomatique ; je pénétrai dans les intrigues subtiles, qui se nouent et se dénouent à la cour dans les petits pays de l'Italie. C'est chez Stendhal que je trouvai l'embryon d'une conception systématique de l'hypocrisie sociale. C'est ce système que Julien Sorel applique ; il lui sacrifie sa jeunesse et son cœur ; s'il est guillotiné, c'est que la passion malgré tout l'a emporté sur ses principes. Système que Stendhal en-

seigne lui-même à sa sœur, à qui il fait, dans ses lettres, un véritable cours de tartufferie. De la correspondance de Stendhal, de sa vie aussi, se dégage cette prudence habile, qui l'amène à désigner par des signes les mots dangereux à écrire, à abréger les phrases suspectes. Le vrai courage ne consiste-t-il pas à échapper aux sanctions de la société ?

Proust devait me révéler à son tour le rôle de la politesse. Elle aussi, dans d'autres milieux, poussée à l'extrême et pratiquée avec une dédaigneuse ironie, peut protéger et aider une personnalité. Il est vrai que, dans le « monde », la plupart des individus, carapaces vides, n'ont plus de moi.

Cependant j'avais conservé le goût, et comme le besoin de protester. Je venais d'apprendre, dans les « affaires », à contraindre mes idées, mais pas du tout mes passions. Mon âme était sèche. Je désirais, non plus tant l'amour, que la tendresse ; une tendresse réelle, solide, élastique

comme la matière même du cœur. Et je sentais que rien ne me retiendrait.

Je me lançai dans l'aventure la plus dangereuse, la plus folle. Une jeune fille, que j'aimais, s'ennuyait dans un milieu facile, mais bourgeois. Je l'enlevai, sans m'arrêter aux conséquences vraisemblables de cette fuite. Envolée dans les jours ensoleillés d'été, de ville en ville, comme dans un film rêvé ! Nous nous serrions l'un contre l'autre, dans la peur et l'isolement...

Bientôt l'habitude créait en nous un sentiment de plénitude exquise. Nous n'imaginions pas de bonheur plus complet que de nous endormir tous les soirs dans le même enlacement ; de sentir nos genoux retrouver la même place, nos pieds se joindre en même temps que nos mains ; puis ces réveils si tendres, où nos lèvres se rapprochaient presque d'elles-mêmes dans la crainte de s'être éloignées pendant le sommeil.

Brusquement, brutalement, un matin, tout fut rompu. On nous recherchait. Et ce

ne fut pas difficile de nous trouver. J'assistai impuissant, rageur et haineux à une scène de faits divers. Dénonciation, poursuites, interrogatoires, l'immense appareil social s'était abattu sur nous. Toute lutte aurait été vaine.

Épouvantée par les menaces, prise de remords provoqués, elle pleura et maudit son « péché ». Je n'eus plus l'espoir de la reprendre. Le grand lit resterait défait. Dans la maison que nous avions habitée ensemble, elle avait placé son unique valise, comme un bouton d'arrêt, derrière la porte d'entrée. Maintenant, quand j'ouvrais cette porte, elle tournait sans fin, semblait-il : l'obstacle avait disparu. Au moment où je ne pensais à rien, l'impression de cette poussée dans le vide me donnait chaque fois un choc au cœur, qui déclanchait tous mes souvenirs...

Comme autrefois, j'avais eu une impatience d'enfant, je ne sais quel besoin d'absolu. — Si j'avais cherché, au contraire, à obtenir la confiance des siens, si j'avais

caché notre amour sous la convention des usages quotidiens, on aurait fermé les yeux... en devinant peut-être.

Quelques temps après, à la suite d'une discussion, ce fut elle qui prit la fuite toute seule. Mais elle ne s'installa pas chez moi, et cette fois le mensonge que tout le monde acceptait, sauvegarda notre bonheur, quelque temps.

La révolte avouée, décidément me parut un poncif ; le goût de l'absolu : de l'impuissance, une paresse.

Je distinguai trois étapes différentes dans mon évolution : la naïveté crédule de l'enfance ; — puis l'examen raisonné des choses inculquées (catéchisme et cérémonies ; patriotisme, képis et uniformes ; famille et anniversaires de fêtes, qui révèlent l'envie ; toute la duperie des grandes idées : formules politiques, principes de droit et de point d'honneur) et leur rejet exaspéré ; — enfin cette stratégie qui consiste à reprendre avec hypocrisie les idées, que l'on a méprisées et que l'on avait abandonnées avec

dégoût, comme le meilleur moyen pour réaliser ses aspirations les plus secrètes...

Avant tout, mon indépendance matérielle me parut la base nécessaire d'une vraie existence. Les ennuis d'argent m'empêchaient de penser librement. Je préférai discuter avec des hommes d'affaires plutôt qu'avec des usuriers. J'aidai au lancement d'une affaire nouvelle, où j'eus l'impression de réussir grâce à l'application que je fis de ce principe commercial : déclarer toujours avoir en main ce que je me mettais à chercher avec obstination.

Travail mécanique et absorbant. Je m'y livrai avec une sorte de persévérance volontaire, pour le rendre supportable. Je négligeai mes amis ; je cessai d'écrire, presque de lire. Le soir, fatigué, je dormais. Je fuyais la vie dans le travail.

Ce fut le début d'une période de discipline. Je voulus qu'elle seule comblât ma solitude, qu'elle nourrît toutes mes aspirations. Réveil, coucher, repas à heures fixes.

Et surtout, ne pas lever la tête, ni chercher dans le ciel ou dans ses nuages des rêves trop beaux ; — fixer le regard sur le sillon régulier. J'abandonnai le désir dangereux de la joie. Mais, par delà la discipline, j'espérai la retrouver avec l'équilibre.

L'être indéterminé et hésitant, était mort en moi, et avec lui, mon angoisse.

Je venais de me jeter dans le travail, comme à vingt ans, dans le plaisir. Cette crise aussi ne dura qu'un moment. Elle m'apporta un sentiment de sécurité et de vide.

Et le travail ne m'apparut plus comme un esclavage, ni comme un but, mais comme une fuite devant les nécessités quotidiennes de la vie, une manière d'oublier, tout comme le jeu, la vitesse, l'amour, les explorations à travers le monde inconnu ou les utopies du nihiliste : la vie est ainsi faite, la vie de tous les jours, que nous n'arrivons à la supporter, à y trouver quelque joie qu'en la quittant, qu'en nous évadant de son ennui, qu'en évoquant l'avant-goût de la mort,

pour entrer dans un monde plus difficile à atteindre, plus intense, qui est peut-être la vie réelle.

Le rôle de l'intelligence est de choisir entre les différentes portes de sortie. Je compris que je n'avais jamais cessé, à travers le plaisir, la passion, les affaires, de chercher autre chose : l'art.

J'écrivis plusieurs ouvrages.

Exploration en profondeur dans les choses de la vie et dans les livres, intuition de l'esprit critique m'apportèrent souvent des joies dans mes nuits de travail. Les petites satisfactions de la vanité, au contraire, ne me causèrent pas plus de contentement que si j'eusse gagné un concours de bilboquet ou de mots croisés. Je souhaitai plutôt l'approbation de cinquante lecteurs épris de perfection. L'accueil du public me toucha dans la mesure où il me donna un sentiment de sécurité matérielle : je n'étais plus inquiété, pour le moment, par la recherche d'éditeurs ; je pouvais me consacrer

à une œuvre sans autre préoccupation que celle de la créer.

Parmi les différentes manières d'échapper à soi, je plaçai l'art et l'intelligence au-dessus de tout. J'eus l'impression d'avoir retrouvé le plus profond de moi, ce sentiment extraordinaire que depuis mon enfance je sentais le besoin d'exprimer. Et cependant, envisageant de l'extérieur, la « carrière » d'un homme de lettres qui publie un livre après l'autre, régulièrement pendant un quart de siècle, je ne pouvais m'empêcher de rire et j'avais besoin d'imaginer que je serai, dans quelques années, un autre...

A ce moment, je me crus pourtant arrivé au point final d'une courbe. Il me semblait même, parfois, que je retrouvais cet équilibre tant désiré de toutes les forces de l'esprit, de tout mon être intérieur.

Je rêvais à un Gœthe passant son temps à s'instruire, à épuiser les livres, à appronfondir la nature, à voyager en étudiant les

fleurs, les phénomènes de la nature, les couleurs du prisme, l'origine des espèces. Il a aimé les temples grecs et les forums latins, l'Inde et ses rythmes miroitants, les philosophies, toutes les cultures et l'amour. En même temps, il faisait avec gravité son petit métier : ministre d'un état minuscule ; jusque sur son lit de mort, il réclamait de la lumière, toujours plus de lumière...

Rêves... rêve, rêve.
Mais que suis-je aujourd'hui ?

IV

Je suis le moi d'autrefois et tant d'autres moi différents.

Comme dans mon enfance, l'amour m'angoisse. Parfois en me déshabillant, j'embrasse avec ferveur mon genou, sur le côté, à la place où la peau chaude rappelle le velouté des visages d'enfants. Enserrant contre ma poitrine mes jambes repliées, j'imagine que j'étreins un ancien être cher... jusqu'à ce qu'une crampe m'oblige à m'allonger.

On croit évoluer. On se retrouve pareil. Je trace des plans de conduite comme à l'âge de quinze ans :

1° Préparer mon roman.

2° Donner à mon travail, chaque jour, une note sur dix.

3° Chercher un appartement.

Les idées changent. Le caractère, si peu. Je redeviens à certaines minutes hésitant et timide. A d'autres, le sentiment de sécurité, qui fut si long à acquérir, s'effrite et cède ; je reconnais l'angoisse et l'idée du suicide.

Le passé reste présent. Les personnages, qui sont entrés successivement en moi, se sont installés auprès de leurs « confrères », sans les chasser. Ma conscience est une table ronde, autour de laquelle des sièges vides attendent de nouveaux convives...

Brouhaha. Cohue. Désordre. Est-ce là l'équilibre rêvé ? La fin de la courbe en commence une autre. Celle du passé n'est plus qu'un zigzag. Dès que le moi s'analyse, une autre vie débute. Que sera celle-ci ?

Faites votre vie, mon cher ami. Votre vie est faite ? Tout va encore...

1923.

Ce livre, Q de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 5 décembre 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.



